

# L'Herne Fuentes



# Nuria Amat : nous sommes tous Kafka

En 1945 j'avais pour habitude de faire de brefs séjours dans ce qui était à l'époque la belle ville fleurie de Cuernavaca, à une heure par la route de la ville de Mexico, en compagnie de mon vieil ami et mentor don Alfonso Reyes. J'ai dépeint ailleurs le grand écrivain (le meilleur prosateur en langue espagnole de notre temps, selon Jorge Luis Borges) comme un gnome laborieux qui écrivait tous les matins de 5 à 7 heures et qui ensuite prenait le temps de bavarder, de lire, de se souvenir, de se délecter au passage des femmes... Et c'est précisément ce que nous faisions tous les deux – lui avec ses 55 ans et moi à peine âgé de 16 ans – assis tous les soirs dans le café de l'Hôtel Maryk, aujourd'hui disparu, mais qui, à l'époque, était une belle auberge d'aspect provençal, avec un café donnant sur ce qui était, également à l'époque, une place plantée de lauriers, et avec un autre beau jardin intérieur, entouré de chambres, dans notre dos.

À une occasion, alors que nous étions assis dans le café face à la place, la table voisine fut occupée par un homme robuste, barbu, aux yeux fureteurs et au teint rubicond, qui se mit à commander, en espagnol mais avec un accent anglais, un mezcal après l'autre. Étonnés, Reyes et moi ne tardâmes pas à ne plus savoir où nous en étions avec les verres de cette implacable liqueur d'agave, appelée « century plant » en anglais. Nombre – « century » – que commença à invoquer, liturgiquement, notre soiffard de voisin, avant de porter un toast au soleil et de réciter :

*Hell hath no limits, nor is circumscribed  
In one self place, for where we are is hell,  
And where hell is, must we ever be.*

Le buveur et récitant porta un toast au jardin, murmura dans un espagnol guttural : « Prenez soin de ce jardin... ne laissez pas vos enfants le détruire », hésita entre payer et s'en aller, laissa un billet bleu et partit d'une démarche hésitante.

- Qu'est-ce qu'il a récité ? demandai-je à Reyes.
- Marlowe. Le *Dr Faust*, il me semble.
- Qui cela pouvait-il être ?

Reyes haussa les épaules et m'invita à aller voir un triple programme de films de cow-boys, au cinéma Ocampo tout proche. Je manifestai mon peu d'intérêt.

– Tu te trompes, me dit don Alfonso, le western est l'épopée contemporaine. Homère s'incarne aujourd'hui dans le cinéma du Far West.

Face à ce raisonnement implacable, j'ingurgitai les quatre heures de cow-boys-Achille tandis que Reyes découvrait des situations universelles et des résonances grecques dans chaque chevauchée à travers la Monument Valley, Arizona.

Mais qui était l'ivrogne qui récitait Marlowe à Cuernavaca ? Quelques jours plus tard je lus dans la presse de Mexico qu'un écrivain anglais avait été expulsé du Mexique pour des infractions – mauvaise conduite, ivresse – commises en 1938. La photo floue d'un homme dans les jardins Borda de Cuernavaca pouvait (ou non) être celle de notre compagnon de café. Mais des années plus tard, après avoir lu *Au-dessous du volcan*, il me fut impossible d'oublier cette séquence biographique avec Alfonso Reyes en 1946. Cuernavaca n'était plus Cuernavaca. Elle avait retrouvé dans le roman son nom indigène de Cuauhnáhuac, « Le lieu près des arbres ». La rue Humboldt était à présent la rue Nicaragua. Mais le bistrot El Farolito était toujours là, avec le même nom. Bien que Geoffrey Firmin fût à présent Malcolm Lowry. Ou Malcolm Lowry, Geoffrey Firmin.

Si j'évoque cette expérience c'est parce que le magnifique livre de Nuria Amat, *Todos somos Kafka*<sup>1</sup> (*Nous sommes tous Kafka*) me l'a rappelée, ainsi que mille autres qu'il me serait impossible de citer dans

ce court article. Mais cet incident lointain à Cuernavaca/Cuauhnáhuac m'a ramené à la magie éternelle de la littérature, qui consiste à dupliquer le monde en se fondant sur la « réalité » (Cuernavaca, Lowry, El Farolito) pour créer une réalité parallèle (Cuauhnáhuac, Firmin, El Farolito) sans laquelle, bien évidemment, la première réalité serait incompréhensible. Il n'y a pas d'Elsinore sans Hamlet, ni de Manche sans Don Quichotte.

Et il n'y aurait pas de matin trouble à Prague sans Gregor Samsa et Franz Kafka, ni de 6 juin 1904 à Dublin sans Leopold Bloom et James Joyce. Ce qui veut dire que les frontières entre le vécu et l'écrit sont le sujet de *Todos somos Kafka*<sup>2</sup>, mais comme le titre l'indique, entre le vécu et l'écrit on trouve d'innombrables portes, douanes, postes-frontière, limites physiques et oniriques. Dans la langue de tous les jours on les appelle livres et bibliothèques : des portes. Auteurs et personnages y entrent et en sortent. Mais les espaces ne se réduisent pas à des lieux occupés par des choses, pas plus que les auteurs ne correspondent à leurs personnages de façon conventionnelle ou même logique.

À moins que, sous la conduite de Nuria Amat, nous donnions à la logique – raisonnement valable, inductif ou déductif – une autre dimension. Celle de l'imagination, qui est la façon de raisonner en littérature ; l'imagination, qui est le nom de la connaissance en littérature, la dimension poétique des choses, équivalente aux liens entre tous les aspects du réel. La logique est nécessairement (logiquement) univoque. La poétique, par nature, est plurivoque. La logique ne tolère qu'une vérité. La Manche est une province au centre de l'Espagne. La poétique requiert de multiples vérités. La Manche est une province de l'imagination. La géographie circonscrit, comme l'enfer de Marlowe. L'imagination dilate, comme pour les espaces ici évoqués par Nuria Amat, qui se fondent les uns dans les autres en formant le grand espace de l'imagination active. La Prague de Kafka se fond dans le Dublin de Joyce qui est La Manche de Cervantès qui est la Bibliothèque de Borges.

Tout ce que je viens de dire aurait sa propre logique, qui est celle de la tradition engendrant de la création et celle de la création héritant de la tradition. Sauf que, avec subtilité et une pointe de malice, Nuria Amat ajoute à la relation auteur-lecteur, bibliothèque-livre, écriture-lecture, une accompagnante, un fantôme féminin qui interrompt, parfois diaboliquement, les séquences aussi bien logiques qu'imaginaires, en se campant au milieu de la page (qui a une forme de lit, comme nous le rappelle Nuria) pour embrouiller, compliquer, sublimer, assassiner, engendrer à nouveau, baptiser et dépouiller de son nom, engager et embobiner, engrosser et castrer, chaque ligne écrite par tout auteur ayant existé pour tout lecteur ayant, à son tour, existé mais qui, surtout, existe ou existera.

Le livre débute chaque fois que le lecteur l'ouvre et le lit. Le premier lecteur du *Quichotte* est le lecteur suivant du *Quichotte*. Nuria Amat refuse que les choses soient aussi agréables et simples que cette séquence. Entre livre et lecteur, entre auteur et bibliothèque, elle interpose une figure, au sens premier que lui donnait Hölderlin – partie d'un dessein que nous ignorons, qui se forme dans le silence et l'obscurité : la toile de Pénélope, le récit de Shéhérazade.

Cette figure est la femme du récit, parfois personnage de l'œuvre, parfois femme ou fille ou maîtresse de l'auteur, toujours l'autre narratrice invisible qui communique ce quelque chose de plus qui à première vue ne se trouve pas dans ce que nous lisons. Qui nous dit que l'auteur est toujours beaucoup d'auteurs. Qu'un écrivain est fait de beaucoup d'écrivains. Que l'écrivain qui cesse d'écrire n'a d'autre recours que de se changer lui-même en livre. Que la grande et véritable aspiration de l'écrivain est de transformer le lecteur en ennemi. Que l'écrivain propose des alliances au lecteur, mais pas des complicités. Que les écrivains sont des bibliomanes qui, autrement, ne s'empareraient pas d'un livre. Que les lettres sont contagieuses : celui qui passe sa vie à lire des lettres devient lettre. Et celui qui la passe à lire des livres devient livre.

*Traduction de l'espagnol par Claude Fell.*

#### NOTE

1. Nuria Amat (Barcelone, 1950) est docteur en informatique, romancière et essayiste. Elle a longtemps vécu hors d'Espagne (Colombie, Mexique, Berlin, Paris, USA). Son roman, *Todos somos Kafka* est paru en 1993.